

Le voyage dans la littérature du Nouvel-Ontario

Michel Liddle

Numéro 39, été 1986

Le voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43381ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Liddle, M. (1986). Le voyage dans la littérature du Nouvel-Ontario. *Liaison*, (39), 22–24.



essai

Le voyage dans la littérature du Nouvel-Ontario

par Michel Liddle

« Je suis parti de loin j'ai laissé tous mes amis pour chercher un pays qui deviendra le mien » (Michel Vallières, « Je suis parti de loin », Comme un simple voyageur, p. 17).

Déracinement, autant que dépaysement, le premier voyage qu'ont dû effectuer toutes les familles franco-ontariennes en venant ici assumer, bon gré mal gré, un éloignement plus ou moins volontaire, devait marquer profondément les oeuvres littéraires d'ici. En examinant quelques ouvrages issus de cette partie du pays, où le déracinement fut le plus brutal, l'exil encore plus dur, le Nouvel-Ontario, nous découvrirons, en particulier, quatre formes du voyage : celui des pionniers, du retour à la Nature, du déplacement inutile et enfin, celui du quotidien vers la réalité.

Dans le premier volume de ses *Chroniques du Nouvel-Ontario*, Hélène Brodeur décrit deux grands voyages. Comme celui d'Alexandre, le trajet en chemin de fer qu'entreprend Rose-Délina commence sous de favorables auspices pour finir de façon nettement moins agréable. Aussi longtemps que le train roule près du Saint-Laurent ou des colonies anciennes, l'ambiance est détendue, même cordiale.

Or, le lecteur n'a droit à aucune description de l'entrée en Ontario, des arrêts ou des paysages entre le Québec et North Bay.

C'est ici, en effet, que semble se situer la vraie frontière : celle qui sépare la civilisation du pays de défrichage, d'exploration mais aussi de fortunes *fabuleuses* (dans tous les sens de cette épithète).

Dans toute une partie de son oeuvre de grande qualité, Jocelyne Villeneuve, écrivain sudburois, évoque une autre dimension de ce grand voyage, soit le retour à la Nature.

Dans la « Veuve du dimanche », Pierre retourne régulièrement aux « sources » par le biais de la chasse et de la pêche. Au fil de sa réflexion sur ce passe-temps, sa femme en arrive à comprendre peu à peu les vraies valeurs de la vie dans les bois. Mais au début de la nouvelle, cette activité lui fait surtout l'impression d'être un refuge pour garçons attardés fuyant le foyer conjugal.

À son attitude hostile au voyage vers la Nature, rappel des critiques traditionnelles portées contre les coureurs des bois, correspond un projet de voyage en sens inverse. Tout comme, sous d'autres cieux, « la plupart des francophones de la péninsule du Niagara « rêvent » de s'en aller vivre au Québec » (« Le rêve de la plupart » de Patrice Desbiens), la « Veuve du dimanche » songe sérieusement à quitter le Nord et à rentrer à Montréal. Elle s'y voit déjà : parmi les siens, dans un cocon tissé de culture... Ce serait la dernière partie de chasse au retour de laquelle Pierre la trouverait !

Mais petit à petit elle reconnaît dans ce caprice infantile, le besoin d'une vie qui, pour être plus près de la Nature, est plus vraie. Enfin elle note que cette vie sans fard, où, aux aguets, il sollicite ses muscles à la journée longue, lui rend chaque fois un homme plus sensuel, plus sûr de lui et plus viril qu'avant son départ. Elle restera.

Par ailleurs, le voyage en sens inverse, de la Nature à la ville, est présenté dans cette littérature du Nouvel-Ontario, comme celui de la déchéance. Par exemple, Médéric Boileau quitte le bois non pas pour admirer le progrès, pour visiter ou pour vivre comme le suggèrent les premières strophes de la chanson thème de *La vie et les temps de Médéric Boileau*. La dernière strophe précise la véritable raison de ce voyage :

« Le vieux Médéric Boileau
S'en vient mourir en ville »
(André Paiement, *Le vieux Médéric*)

Sensation/sentiment d'un retour à un état primitif, voilà aussi les clefs de « Voyage », petit haïkaï du recueil *La Saison des papillons* (Jocelyne Villeneuve, 1980) :

« Clapotis sur l'eau —
Au rythme sourd des rames,
je remonte à la source pure du soir. »
(p. 52)

Tout comme son personnage Pierre le chasseur, l'écrivain quitte son temps et ses moeurs et s'identifie à ceux de la Nature et

de ses enfants : les Amérindiens. Jocelyne Villeneuve entreprend aussi ces pérégrinations dans deux contes inspirés de légendes odjibwées, narrants les « souvenirs » du temps d'avant : *Nana Bijou* (1981) et *La Princesse à la mante verte* (1983).

Les personnages de Jocelyne Villeneuve, de Jean-Marc Dalpé et de Patrice Desbiens peuvent connaître une troisième forme de voyage : *le déplacement futile*. Les trois périple ainsi stigmatisés : à Montréal (« Céline » dans *Le Coffre*), de Sudbury à Paris (Et d'ailleurs), et de Timmins à Québec (*L'homme invisible*/*The invisible man*) partagent, en gros, les mêmes caractéristiques.



Dans la première oeuvre, le trajet en métro qu'entreprend Barnabé, tout à la joie de retrouver Céline et de l'épouser, se termine dans la déception. En fin de parcours, il ouvre le pli de Céline, que le facteur lui avait remis à son départ, pour y lire qu'elle ne peut se décider à sauter le pas, qu'elle quitte Montréal et le prie de ne pas chercher à la retrouver.

Quant au je du recueil de poèmes de Dalpé, si New York vit en lui (« New York »), Paris est ailleurs :

« je demeure l'étranger
la langue pour dire Paris n'est pas la
mienne
boire au même zinc que Prévert et Vian
m'a appris la distance qui nous sépare
et que les liens sont ailleurs » (p.41)

Pourtant, pendant la nuit du 13 au 14 juillet il rencontre Sergueï et grâce à lui pénètre l'âme de Paris. Mais malgré les noms des rues et des places de la ville lumière, on voit vite qu'une telle expérience de contact intime avec une autre façon de vivre dépend moins de Paris que de la présence amicale. Quand il quitte Sergueï il laisse bien entendre qu'il quitte Paris :

« On se donne la main
et je te laisse Sergueï
je vous laisse Paris et toi » (p.48)

Tout le reste de son séjour se déroulera sur le mode de l'aliénation.

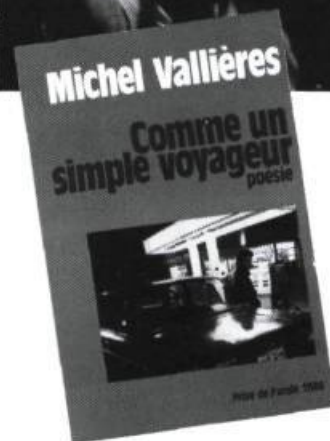


Patrice Desbiens : *l'homme invisible* entre la surface et les profondeurs
(Photo: Cédéric Michaud)

Chez Desbiens, le personnage principal, *l'homme invisible*, entreprend un voyage qui, de Timmins le mène à Québec en passant par le Toronto des Hippies et la campagne québécoise. La « Vieille Capitale », la ville la plus française d'Amérique, ne lui réserve pas un meilleur sort que Paris au personnage de Dalpé. Mais contrairement au je, *l'homme invisible* n'est pas un touriste; s'il s'attache à une femme et à un lieu, il doit aussi trouver un emploi.

Il vit d'ailleurs dans l'espoir d'une vie semblable à celle des autres — de devenir « visible ». Il pense enfin en avoir l'occasion mais l'indifférence grandissante de Katherine, son « ange » — amante de Québec, entraîne son aliénation économique (il perd son emploi dans un magasin de disques), sociale, ainsi que psychologique et finalement, un départ imminent.

Ainsi les épousailles (avec Céline, avec Paris, avec Katherine et Québec) n'auront pas lieu; le voyage a-t-il été pour autant inutile? À cette question le lecteur est amené à répondre par un « oui, mais... » Les périple lui auront fourni une meilleure connaissance de « Barnabé », du je, de *l'homme invisible*, de leurs façons de percevoir la vie et surtout celle, grouillante et frénétique, des grandes villes — si loin de la vraie Nature du Nord.



Michel Vallières : de la naïveté à une plus grande assurance
(Photo: Jules Villemaire)

Michel Vallières nous fournit l'exemple d'un voyage qui, d'inutile devient un franc succès. *Comme un simple voyageur*, poème du recueil portant le même titre, présente un voyage allégorique interrompu par les commentaires du poète, qui en perd ainsi le fil. Il ne poursuivra l'écriture du poème que grâce à la complicité de son personnage principal, qui, retrouvé dans une taverne lui en raconte la suite.



Jean-Marc Dalpé: « la langue pour dire Paris n'est pas la mienne ».
(Photo : Jules Villemare)



Oeuvre d'ouverture au monde, le poème décrit le voyage vers les autres. C'est un trajet qui passe par trois étapes : la naïveté et la déception, la connaissance de soi et la réaffirmation de ses objectifs et enfin, le cheminement conscient vers ses objectifs et une plus grande assurance au service de sa générosité.

Reste un dernier voyage, peut-être un peu moins évident que les précédents. Ses deux pôles sont la surface et les profondeurs. Entre les deux s'étend, parfois, l'oubli.

L'homme invisible entreprend aussi une deuxième forme de voyage, non pas horizontale, de ville en ville, mais verticale. Il décrit un va-et-vient entre la « surface » et un espace « sous la surface », par exemple :

« Voici l'homme invisible qui se promène le long des rues de la ville de Québec.

Planant sous la surface des choses comme un sous-marin. (. . .)

Apparaît.
Disparaît. » (p. 25)

Sous la surface il mène une vie asociale, invisible parce qu'anonyme. Quant il « apparaît », il appartient; puis il « disparaît » dans la solitude et l'aliénation.



Ce voyage à la verticale s'effectue ailleurs entre le quotidien et la réalité. Deux nouvelles dans *Le Coffre* en précisent quelques itinéraires : d'abord « Sonnez, poussez » puis « Le Coffre » :

« J'ai passé à travers toutes les étapes de ma vie et je suis descendue jusqu'au fond du coffre. . . C'est là que j'ai trouvé ce que je cherchais sans le savoir ». (p.59)

Le trajet du quotidien à la réalité dans *Éperdument*, de Marguerite Lapalme, comme tout ce qui constitue cet ensemble d'une cohérence et d'une profondeur des plus percutantes, nous entraîne là où l'individuel rejoint le cosmique. Deux destinations s'offrent au je, l'oubli au bout du songe et la jouissance en fin de rapt :



« dans l'incroyable immensité
du vide et de l'oubli
un gouffre s'ouvre devant moi
cyclone de coma
et mes pétales de marguerite
tombent en pluie fine
dedans »

(premier poème sans titre)

« le vent dans votre lit
qui viole votre amante
qui vous l'arrache du coït
qui l'emmène loin loin
dans ses beaux grands bras »
(« Le vent »)

Quand on sait l'importance que ce recueil accorde aux bras, aucun doute ne peut subsister sur le point culminant de ce voyage. Quittant ce quotidien, ce cauchemar où, dans une asepsie plastifiée règnent les manchots, le je se déplace vers la réalité. D'elle-même elle n'atteindra que le vide. Ou alors, se coulant dans le personnage de l'amante, elle sera emmenée par la force de la Nature. . . encore plus loin.

Le Nouvel-Ontarien, créature d'un voyage, semble subir toutes les conséquences de cette origine. Il n'est ni de ceux qu'il a quittés, ni de cette terre envers laquelle il ne peut éprouver de véritables sentiments d'appartenance qu'en s'assimilant aux moeurs de la Nature.

Est-il condamné à cette impossibilité d'agir dans le monde quotidien? à cette fuite en-dedans, dans les bois ou chez l'Autre? Une étude plus systématique de l'ensemble de la littérature du Nouvel-Ontario apportera, sans doute, des réponses à ces questions. □

Michel Liddle est professeur de littérature française à l'Université d'Ottawa.